T.92.1.26
6

CONSIDÉRATIONS

SUR LES MALADIES

INCONNUES AUX ANCIENS.

ESSAI

PRÉSENTÉ et SOUTENU à l'École de Médecine de Montpellier, le 11 Floréal an XII ;

PAR D. A. DUBOUCHET, de Romans, département de la Drôme ;

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

> Ce qui me poise le plus, c'est qu'à compter les symptômes de notre mal ; j'en vois autant de naturels, et de ceux que le ciel nous envoye et proprement siens, que de ceux que notre dérèglement et l'imprudence humaine y confèrent.
>
> *Montaigne, ess. liv. III. chap. IX.*

A MONTPELLIER,
Chez G. IZAR et A. RICARD, Imprimeurs de l'École de Médecine,
Place des Capucins, maison d'Alco, N.° 195.

A

A. A. DUBOUCHET,

Docteur en Médecine de l'Université de Turin.

MON PÈRE,

Que de motifs m'engagent à vous offrir les prémices de mes travaux ! Daignez, en les agréant, mettre le comble aux bontés que vous n'avez cessé de me prodiguer.

DUBOUCHET.

6me

CONSIDÉRATIONS

SUR LES MALADIES

INCONNUES AUX ANCIENS.

Je m'étois proposé d'abord d'étendre mes travaux, beaucoup plus que je ne l'ai fait ; avant de rechercher quelles sont les maladies qui ont fait depuis peu leur invasion, ou qui du moins ont été inconnues aux anciens, je voulois tâcher de montrer quelles sont celles qui, fréquentes chez ceux-ci, semblent avoir disparu, ou bien avoir cessé leurs ravages dans nos contrées. Mais les difficultés sans nombre que j'ai vues s'élever dans un sujet aussi vaste, m'ont effrayé et m'ont forcé de restreindre mon plan.

On sent que pour juger si véritablement quelques-unes des maladies décrites par les anciens se sont totalement éclipsées, il faudroit posséder des notions exactes sur le

système actuel des maladies, dans les pays d'où nous sont venues les descriptions. Avancer qu'une affection quelconque a disparu parce qu'elle nous est étrangère, c'est prononcer d'une manière peu réfléchie, et établir un jugement sur des preuves bien insuffisantes. N'est-il pas possible en effet que ces affections dont on annonce d'une manière aussi légère la disparition, n'ayent jamais attaqué les habitans de nos pays, tandis qu'elles se plaisent à régner sous un autre ciel? N'est-il pas possible qu'elles existent chez nous, mais un peu altérées et modifiées par le climat, par notre régime, et par notre genre de vie? Ne peut-on pas dans certaines circonstances et chez certains individus, les reconnoître et les retrouver à peu près, telles que les anciens les ont décrites.

Ce qui me fait penser que le système des maladies a généralement beaucoup moins changé qu'on ne l'a cru, c'est ce que quelques auteurs ont avancé touchant la disparition de la lèpre, du mœlena, etc. la première de ces affections a cessé parmi nous; non point comme certains l'ont prétendu, parce que le développement rapide de la syphillis en a étouffé le germe; mais parce qu'elle n'étoit pas assez contagieuse pour se reproduire sans cesse; ni communicable par des voies auxquelles il fut difficile d'échapper. Elle se calma et disparut dès que les rélations des Européens avec la Terre Sainte se refroidirent et cessèrent. Mais nos corps ne sont point devenus *inaptes* à la contracter; car, les exemples des Européens qui en ont été attaqués, soit dans les pays

où elle est endémique, soit en certaines circonstances, dans leur patrie même, ne sont pas rares.

Le mœlena, quoique beaucoup moins commun chez nous que chez les anciens, paroît quelquefois en nos pays, soit avec la véhémence que ceux-ci lui ont reconnue, soit avec la marche chronique qu'il leur a plusieurs fois offerte. Entre plusieurs observations que je pourrois citer, je m'en tiens à celles qu'a rapportées M. *Portal*, dans le mémoire qu'il a publié (1) sur cette maladie; quoique je ne pense pas avec lui que la matière évacuée soit toujours un sang altéré.

Ce que les anciens nous ont rapporté de la fréquence de certaines fièvres ardentes, ou bilieuses extrêmement aiguës, ne doit pas nous surprendre; car ces sortes d'affections se font remarquer dans tous les climats chauds. Elles sont assez fréquentes en Espagne, dans la Sicile, tandis qu'elles n'ont jamais paru chez nous, si ce n'est dans certains sujets d'un tempérament éminemment bilieux, et par l'effet de causes plus ou moins nombreuses.

Quant à un certain nombre de maladies imparfaitement décrites dans les livres attribués à *Hippocrate*, et regardés comme illégitimes par les critiques, telles que certaines espèces de typhus; l'obscurité et l'inexactitude de la description nous empêchent de pouvoir décider si vraiment elles règnent chez nous, ou si elles nous sont étrangères.

Il me semble donc que nous ne pouvons, dans l'état

---

(1) Voy. les mémoires de la Société médicale d'émulation.

actuel de nos connoissances, avancer qu'aucune maladie ait disparu, puisque son absence de nos climats n'autorise pas à donner cette conclusion.

On seroit beaucoup moins embarrassé, si l'on recherchoit quelles modifications a éprouvé le système entier des maladies, depuis *Hippocrate* jusqu'à nous, chez les divers peuples. Peut-être seroit-on surpris de trouver qu'il n'a subi que des changemens bien médiocres, malgré la différence des temps, des lieux, du gouvernement ou du genre de vie. Il ne faudroit pas oublier qu'on ne pourroit arriver à des résultats justes et impartiaux, qu'en mettant de côté l'influence que l'usage, la routine et la mode ont pu avoir sur la thérapeutique des maladies. C'est aux descriptions qu'on devroit s'arrêter le plus, et quant aux conclusions que pourroit fournir la considération des méthodes et des moyens curatifs, on ne devroit compter que sur celles que donneroient les travaux des médecins Hippocratiques.

La faculté singulière qu'ont les êtres vivans et l'homme sur-tout de résister plus ou moins à l'action des causes extérieures qui agissent sur lui, pourroit nous aider à concevoir comment cet étrange phénomène a lieu.

Mais je me hâte de venir au sujet de ma Dissertation; je l'ai préféré à celui dont je viens de parler, parce qu'il m'a paru plus facile de déterminer quelles sont les maladies dont l'apparition ou l'invasion est récente. Ici les ouvrages des anciens nous sont du plus grand secours; et l'on peut, sans crainte de porter un jugement précipité, affirmer qu'une maladie dont nous ne retrouvons aucun des traits

essentiels dans leurs écrits, étoit étrangère à leurs pays et que quelques-unes même, tout à fait insolites, étoient étrangères à leur siècle.

Il me paroît que je puis ranger sous trois classes les objets de mes recherches. Car des affections dont je dois parler, les unes sont véritablement nouvelles, les autres ne sont que transplantées de certains pays dans les nôtres. Les autres enfin semblent être le fruit de notre manière de vivre.

La Petite-Vérole, la Rougeole et la Suette, quoique d'un caractère si différent, rentrent toutes dans la première classe. Il est bien certain qu'on ne trouve chez les médecins de la Grèce et de Rome, aucune trace de leur description. Ce seroit même faire injure à la plupart d'entr'eux, historiens et observateurs si habiles et si exacts, que de s'autoriser de quelques mots ou quelques de symptômes équivoques, pour leur faire les tristes honneurs de la découverte. *Si enim veteres auctores, nobis non inviderunt tractationes morborum minorum, cur existimare debemus eos nobis invisuros fuisse tractationem hujus morbi, qui (ingenue fateor) omnium est maxime gravis et insignis... De pueorum morb. cap. 2. hier. Mercurialis.* Quant aux deux premières de ces affections, *Grunner* a fort bien prouvé que les descriptions anciennes d'aucune des maladies éruptives ne leur étoient appliquables; quelque autorité que des noms justement célèbres donnent à l'opinion contraire, elle n'en devient ni plus vraie, ni plus vraisemblable, puisqu'elle est combattue par des faits. Sans doute la petite-vérole et la rougeole, par l'éruption de pustules qui leur est propre, doivent avoir quelques rapports avec d'autres ma-

ladies éruptives, ou certaines affections de la peau. Mais en supposant même que les divers noms *anthrax*, *phymata*, *exanthemata*, *papulæ*, *pustulæ*, pussent laisser un louche, qui disparoît cependant lorsqu'on ne cherche à expliquer *Hippocrate* et les autres anciens, que par leurs propres écrits; les caractères essentiels de la Petite-Vérole suffisent bien pour faire cesser l'obscurité. Concluroit-on aujourd'hui que la vaccine est la même maladie que la petite-vérole inoculée, parce que la forme de leurs pustules offre plusieurs traits de ressemblance ? L'affection fébrile qui préside au développement et à la suppuration de celle-ci; cette circonstance singulière et étonnante d'attaquer inopinément tous les hommes; d'être en même temps épidémique (1)

(1) Je sais que plusieurs auteurs ont nié que la petite-vérole pût être épidémique, et qu'ils ont soutenu que le développement de son germe mal étouffé, n'étoit jamais que favorisé plus ou moins par certaines affections fébriles. Mais quand on considère que la petite-vérole peut s'associer à un nombre infini de fièvres, inflammatoire, bilieuse, ataxique, muqueuse, putride, etc. : peut-on dire que quelques-unes d'elles seulement ont la faculté de développer le germe; et ne seroit-il pas illusoire d'avancer que toutes celles-ci la possèdent aussi particulièrement les unes que les autres ? Ne voit-on pas souvent celles-ci régner seules et sans déterminer le développement de la variole; d'ailleurs, on voit quelquefois la petite-vérole régner épidémiquement et d'une manière très-bénigne sans aucune complication. Comment supposer qu'elle n'a pas alors assez de ses propres forces pour s'établir épidémiquement.

et contagieuse, et d'exercer alors ses plus cruels ravages, d'affecter l'enfance et d'épargner le plus souvent ceux qui ont atteint l'adolescence ou l'âge viril : ne voilà-t-il pas autant de caractères particuliers et importans, qu'on ne peut croire avoir échappé aux anciens, sans commettre envers eux une très-grande injustice ?

D'ailleurs, comme l'ont fort bien observé *Huet* et d'après lui *Winkelman*, pense-t-on que les traces funestes, qu'impriment en certains cas sur les visages des hommes les pustules varioliques, eussent échappé à l'œil et à l'esprit satyrique des comiques Grecs qui ne respectoient rien ? Si l'on prétendoit que la Petite-Vérole avoit chez les anciens quelque chose de plus doux et de plus bénigne, ce seroit contredire évidemment les faits qui prouvent, que depuis dix ou douze siècles que la Petite-Vérole est bien connue, elle n'a éprouvé aucun changement dans sa nature ou dans ses formes.

On ne peut ravir aux médecins Arabes le mérite d'avoir les premiers donné la description de l'affection variolique. Selon *Reiskins*, c'est vers la fin du sixième siècle qu'elle parut, selon d'autres un peu plus tard, différence très-peu importante. Ce qui importe beaucoup c'est de savoir si cette affection a été, comme certains l'ont prétendu de tout temps, endémique en Arabie, ou si c'est du temps des Califes qu'elle a fait sa première invasion. D'abord il n'est pas probable que les Hébreux et les Égyptiens, qui eurent des rélations très-intimes avec l'Arabie, n'eussent pas connu et gagné la maladie, si elle est si voisine d'eux. Ensuite elle ne paroît

pas avoir été bornée à une seule contrée, puisqu'elle a le pouvoir de s'éteindre et de se rallumer en tous lieux, à des époques plus ou moins éloignées. Enfin, les médecins Arabes eux-mêmes ont consigné dans leurs écrits l'étonnement dont ils furent frappés, lorsqu'ils virent cette terrible maladie, et qu'ils ne trouvèrent nulle part aucune trace de sa description. *Rhasès* avoue qu'il a parcouru en vain tous les écrits des médecins Syriaques et Grecs, et toujours plein de vénération pour *Galien*, il s'étonne encore plus du silence de celui-ci, que du silence de tous les autres.

Ce que j'ai dit de l'affection variolique est applicable à la Rougeole. On ne trouve dans les anciens aucune trace de son existence, et les Arabes sont les premiers qui l'aient reconnue et décrite. Elle a des caractères qui étoient pourtant bien propres à la faire reconnoître ; tels que la fièvre catarrhale qui l'accompagne, sa courte durée, la prompte desquammation de l'épiderme, la circonstance de n'attaquer qu'une fois dans la vie, etc. Il semble très-probable qu'elle se montra en même temps que la Petite-Vérole, peut-être même que le développement de celle-ci favorisa le sien. Comme on ne trouve sur ce sujet que des données très-vagues, et que l'existence des deux maladies est bien distincte, quoiqu'assez ordinairement elles se suivent d'assez près dans les diverses épidémies, il n'est permis de rien affirmer sur tous ces points.

Sans doute, c'est un phénomène bien singulier que l'apparition brusque et soudaine d'une maladie auparavant inconnue. Nous ne pouvons qu'être frappés d'étonnement,

nous qui nous peignons la nature, toujours constante et uniforme dans sa marche et dans ses effets; lorsque nous éprouvons une violation aussi manifeste des règles que nous lui avons assignées. D'un côté, l'on voit le peuple changer de gouvernement, de climat, de régime, et leurs affections s'en ressentir à peine. De l'autre, on voit une maladie inconnue et nouvelle s'élever tout à coup, et ravager presque indistinctement toutes les contrées du monde, sans que les causes de son apparition puissent frapper nos sens, ou notre intelligence.

C'est un spectacle que la nature s'est donné encore sous des formes plus terribles, s'il est possible, lorsque la Suette se montra pour la première fois. Mais celle-ci, plus bizarre dans sa marche, ne frappa les peuples que les uns après les autres, que par une succession qui échappe à tous nos calculs. Quoique née de causes très-générales, puisqu'elle parcourut, sans être contagieuse, une grande partie de l'Europe, on n'a pu parvenir à avoir quelques données sur le genre et la nature de ces causes, par une singularité enfin, qui détruiroit tout le fruit de nos combinaisons : après avoir comme cessé par-tout ses ravages, elle parut à Amsterdam, d'après ce que rapporte *Forestus*, y régna pendant cinq jours d'une manière violente, et après ce terme, la disparition en fut aussi inattendue, que l'apparition l'avoit été.

Ce qui annonce pourtant qu'il falloit pour son développement des circonstances particulières, et l'action de certaines causes qui pesassent presque exclusivement sur une nation,

c'est l'observation de *Caïus*, médecin de la reine *Élisabeth*. Il assure que la Suette avoit une telle propension à attaquer les Anglais, qu'elle alloit les atteindre sous différentes latitudes, et au milieu des peuples qu'elle respectoit encore. On pourroit n'être pas surpris qu'elle eût ravagé plus particulièrement les Isles Britanniques; mais s'attacher et poursuivre ainsi le sang Anglais, voilà ce qui doit exciter pardessus tout notre étonnement. Je n'ai pu découvrir dans mes recherches, si un pareil phénomène s'étoit produit tour à tour pour les autres peuples que la Suette a attaqués.

Quoique plusieurs auteurs aient tâché de trouver les analogues de cette fièvre, et de les rapprocher de certaines autres fièvres sudatoires, ou d'une marche extrêmement rapide et très-meurtrière, observée par les anciens, aucun n'a osé affirmer qu'elle ait été connue de ceux-ci; en effet, son apparition soudaine, son règne épidémique, l'extrême danger qu'elle faisoit courir, sa disparition inattendue, étoient bien propres à la distinguer et à la séparer de toutes celles qui pourroient avoir avec elle quelques traits de ressemblance.

On sent bien que, puisque nous n'avons pas plus de connoissance sur ce qui préside à son développement, que sur ce qui détermine celui de l'affection variolique, il nous est impossible de pressentir si elle ne reparoîtra pas encore, et si même alors elle n'attaquera pas des contrées jusqu'ici épargnées. Dire qu'elle n'a été moins universelle que la Petite-Vérole, que parce qu'elle n'a point été contagieuse, ce seroit hasarder beaucoup; car, celle-ci règne encore plus

par la faculté qu'elle semble avoir de paroître par-tout d'une manière épidémique, que par l'effet de la contagion, dont les progrès sont bornés et difficiles. D'ailleurs, il semble que les maladies des pays froids, contagieuses ou non, ont une difficulté singulière à se propager, ou à durer dans les climats chauds; tandis que le contraire a lieu, pour celles qui sont transportées de ceux-ci dans les premiers.

Peut-être pourroit-on regarder comme venue d'une manière analogue à celle de la Suette, cette affection spasmodique extraordinaire et par sa marche rapide, et par les symptômes bizarres dont elle s'accompagnoit, que certains ont attribué à l'effet du *raphanus raphanistrum* (1), d'autres à la présence de certains insectes imperceptibles (2). Elle parut en l'année 1596, dans la Westphalie, la Hesse, et se répandit ensuite dans la Saxe, le Holstein, la Poméranie, la Pologne, la Lithuanie, la Silésie, etc., où elle fit les plus grands ravages.

Les médecins qui l'observèrent, ne lui trouvant pas de ressemblance avec les autres affections spasmodiques qu'ils connoissoient, cherchèrent, à l'envi, à quelles causes elle pouvoit être due. Chacun voyant autour de soi des circonstances qui lui paroissoient plus ou moins énergiques, se hâta de conclure du particulier au général. Ainsi la mauvaise nourriture, le seigle ergoté, le *raphanus raphanistrum*,

---

[1] Linné, *amœnitates academicæ, vol. VI, de raphan.*

[2] Voy. journal encyclopéd. tom. VII, ann. 1772.

furent regardés comme les causes principales de cette affection (1).

Il me semble que si on eût considéré combien le règne de celle-ci étoit étendu, combien peu la différence du régime et du rang mettoit à l'abri de ses coups, si on eut remarqué qu'elle n'attaqua pas toutes les contrées, dont j'ai parlé, en même temps, mais à des époques indéterminées, que les causes, qu'on supposoit propres à sa production, existoient fort souvent sans donner des preuves semblables de leur action, on se fût beaucoup moins hâté de conclure. Peut-être même qu'en laissant régner une sage indécision à cet égard, on auroit engagé les bons esprits à des observations attentives, dont le résultat auroit pu être moins vain que celui qu'on s'étoit empressé de mettre au jour. Il vaut toujours mieux rester dans le doute, comme on n'a pas craint de le faire à l'égard des causes qui ont déterminé l'apparition de la Suette, que d'en établir de celles qu'un examen impartial et sévère empêche d'admettre.

Si l'on vouloit tenir un compte exact des diverses affections endémiques propres à certains pays, on verroit s'accroître le nombre des maladies que les anciens n'ont pas connues. Il est tout simple qu'ils fussent étrangers à des maladies qui ne régnoient que dans les pays qu'ils n'avoient pu découvrir, ou qu'ils connoissoient à peine.

---

[1] *Sed pace magni viri, nobis aliter videtur*, dit *Grunner*, en parlant de *Linné*, qui avoit regardé le *raphanus* comme la cause de cette affection.

Ainsi, quoique l'Inde ne leur fut point tout à fait inconnue, comme ils n'avoient avec elle que des rélations fort peu étendues, et que les philosophes, qui poussoient leurs voyages jusqu'à ces contrées, s'occupoient plus de recherches morales et politiques que d'observations de médecine, il n'est pas étonnant qu'ils ne nous aient rien dit sur le Beriberi, ou du moins, qu'un seul d'entr'eux en ait dit à peine quelques mots (1).

Puisque les Romains ne firent qu'assez tard leurs irruptions dans la Pologne et la Lithuanie, ils ne pouvoient connoître la Plique, supposé que celle-ci existât alors, ce qu'on ne peut affirmer ni démentir, parce que les faits et les observations convenables manquent : à peine avons-nous quelques notions sur la maladie, comment pourrions-nous vouloir en connoître parfaitement l'histoire.

Du reste, la Plique paroît attachée à des causes qui agissent si lentement, que les étrangers ne s'en trouvent atteins, qu'après avoir acquis, par une succession de deux ou trois générations, le caractère et toutes les habitudes des naturels du pays.

Si la maladie dépendoit essentiellement du climat seul, il est probable que la communication en seroit plus facile, et si elle dépend, comme on peut le présumer, de l'action

---

[1] *Manget* [1] dit qu'*Érasistrate* en avoit parlé, mais sans citer son autorité, et je n'ai pu rien découvrir à cet égard.

[1] Biblioth. méd. art. *beriberi.*

combinée de plusieurs causes; il est bien possible qu'elle n'ait établi son règne que depuis quelques siècles, lorsque toutes les conditions nécessaires se sont trouvées réunies.

Les côtes d'Affrique, où l'Yaws exerce ses ravages, telles que la Guinée et les bords du Sénégal, étoient aussi peu connues des Grecs et des Romains que l'Amérique, dans les parties méridionales de laquelle les Européens ont trouvé le Pian; aussi ne peut-on découvrir dans les ouvrages des anciens aucun passage qui indique que ces affections ne leur étoient pas étrangères. Comme il paroît très-probable, d'après les caractères que la Syphilis présenta, lors de son apparition en Europe, d'après ceux qu'elle offre aujourd'hui dans le Canada, où elle vient d'étendre ses ravages, d'après l'uniformité des méthodes curatives et la spécificité des mercuriels, que l'affection syphilitique est très-analogue au Pian et à l'Yaws, sans qu'on puisse précisément dire auquel de ceux-ci elle est due (1), il n'est pas étonnant que les anciens n'ayent pas éprouvé les effets de la première de ces maladies.

---

[1] Voy. Swediaur, *mal. vénér.*, il a accumulé un certain nombre de preuves, qui montrent que la Syphilis avoit déjà paru avant la découverte du nouveau monde, et qu'il est assez probable qu'elle doit son origine à l'Yaws d'Affrique. Comme celui-ci et le Pian sont des maladies d'une nature très-analogue, qu'elles règnent sous des lattitudes peu differentes et par des circonstances assez uniformes, il me semble peu important de rechercher et préciser encore mieux, à laquelle des deux affections la Syphilis peut être due.

On ne sauroit dire avec certains, que la Vérole est une modification du feu Persan ; puisque les contrées où règne celui-ci étoient fréquentées par les anciens, et que de nos jours on distingue fort bien celui-ci de la Syphilis que quelques-uns ont cru même être propre à favoriser le développement du feu Persan.

Si l'on ne veut pas confondre avec les maladies locales des parties de la génération, telles que les ulcères, les écoulemens de diverse nature, certaines pustules, etc. Les symptômes ordinaires dont la réunion constitue évidemment l'affection syphilitique, on ne sauroit trouver aucune trace de celle-ci chez les peuples de l'antiquité. C'est une observation non-seulement très-utile pour la pratique, mais encore très-propre à jeter un grand jour sur le sujet qui nous occupe, que celle qu'on a faite sur le nombre et la nature différente des écoulemens des parties génitales. Personne ne peut douter aujourd'hui que les membranes de l'urètre et du vagin ne soient susceptibles d'éprouver plusieurs sortes d'irritations, assez semblables par l'écoulement qui en résulte et par les phénomènes extérieurs ; mais pourtant très-différentes par leurs causes, leur nature, leurs méthodes curatives, et jusqu'à un certain point, par l'ensemble des circonstances qui ont précédé ou accompagné l'écoulement.

Si l'on vouloit ne juger de la ressemblance et du rapport des maladies que par quelques phénomènes extérieurs, surtout par ceux qui sont nécessairement l'effet d'une affection locale quelconque des organes ; il n'est point de maladie qui n'eût, même avec celles qui lui sont opposées, des traits

de ressemblance assez grands. Tant qu'on n'a cherché, dans les ouvrages des anciens, que des symptômes isolés que présentoient les affections de tel ou tel organe, on a dû trouver, chez eux, des traces de toutes les maladies qui leur étoient les plus étrangères. C'est ainsi que l'existence de quelques éruptions de la peau, qui pouvoient présenter quelques rapports avec l'éruption variolique, a suffi à certains pour leur ôter tout doute sur l'ancienneté de la Petite-Vérole. Il est vrai de dire qu'en se bornant à cette marche, il n'est point de maladie nouvelle, dont on ne puisse retrouver des traces dans les temps les plus reculés; puisque, sans doute, les caractères de toutes les affections capables de se développer dans le corps vivant, auront toujours entr'eux quelque ressemblance ou quelque rapport.

C'est en suivant une méthode opposée, c'est-à-dire, en comparant les objets sous le plus grand nombre de rapports, qu'on trouve une ressemblance assez grande entre la Syphilis, le Pian et l'Yaws. On avoit prétendu que ceux-ci ne pouvoient attaquer qu'une seule fois le même sujet; mais *Swediaur* nous donne des motifs très-plausibles de croire le contraire. Il paroît bien que les excroissances qui, sous la forme de framboises, sont propres à l'Yaws et au Pian, ne paroissent pas à diverses reprises; mais les effets intérieurs des virus propres à développer ces affections, sont susceptibles de reparoître plusieurs fois chez le même individu. Ainsi s'évanouissent, par un examen plus attentif et par des observations plus approfondies, certaines des différences qui existoient entre ces maladies, que leur caractère contagieux,

leurs symptômes ; et sur-tout l'identité des méthodes curatives spécifiques avoient déjà fortement rapprochées.

Sans doute, nos climats ont dû faire éprouver à l'Yaws et au Pian, les modifications qu'ils impriment à toutes les maladies qui leur sont portées d'ailleurs ; mais cela ne suffit pas pour faire méconnoître les affinités de ces maladies avec la Syphilis.

Que si l'on prétendoit avec certains que la Vérole a pris naissance en Europe, vers le quinzième siècle, par des causes qui nous sont inconnues : on verroit s'élever contre cette opinion des objections d'une grande force. En effet, la température inconstante de nos pays ne paroît pas propre à enfanter des maladies chroniques contagieuses. C'est dans les pays chauds et humides, où les affections du système cutané sont étendues et profondes, qu'on voit régner les maladies qui ont le plus de rapport avec la Syphilis. C'est dans ces pays que les affections contagieuses sont fréquentes ; tandis que dans les nôtres les maladies, soit qu'elles se trouvent endémiques comme la Plique, soit qu'elles paroissent générales, telle que la Suette, ne semblent pas propres à revêtir la faculté contagieuse (1).

Si les calculs de *Swediaur* n'avoient pas montré qu'il étoit peu probable que nous dussions au nouveau monde l'irruption de la Syphilis : on auroit pu croire qu'il existoit en

---

(1) La faculté contagieuse de la Plique est douteuse, malgré quelques observations qui la rendent probable.

Amérique une affection identique avec la Syphilis, et cette portion du globe, étrange par ses habitans, par ses animaux, par ses productions, eût pu l'être encore par les maladies qui y règnent.

Du reste, on ne sauroit borner encore le nombre des maladies nouvelles pour nous, que nous pouvons acquérir dans les découvertes que l'on fait de pays nouveaux. Peut-être que si l'on s'avance en Affrique dans l'intérieur des terres, en Asie dans la Nouvelle-Hollande, cette terre si féconde en productions singulières, on y trouvera les peuples exposés à des maladies contagieuses, comme le sont la plupart de celles qui existent dans des contrées analogues; maladies qui sans doute nous seront fidellement transmises.

Il est bien singulier que notre manière de vivre, nos mœurs, nos habitudes, si différentes de celles des anciens, de concert avec l'action de nos climats, n'aient pas donné lieu à des affections très-opposées à celle dont les anciens nous ont tracé l'histoire. Si l'on recherche quelles sont les maladies venues de ces causes qui nous sont particulières, on ne trouve guère que le Rachitis qui, s'il a été connu des Grecs et des Romains, du moins ne leur a pas présenté les formes constantes et malheureuses sous lesquelles il se présente de nos jours.

Si l'on vouloit attribuer au Rachitis les vices de conformation du corps qui ont existé de tous les temps, tels que la distorsion de la colonne épinière et des côtes, qu'on

remarque chez les bossus (1), celle des extrémités inférieures plus communes encore; on trouveroit bien des preuves de l'existence très-anciennes de cette affection. Mais l'on sait de combien de causes différentes ces altérations de la forme des corps peuvent naître, et combien l'ensemble des signes propres au Rachitis bien établi, est de nos jours nombreux et saillant.

J'ignore si ces expressions d'*Hippocrate : capitis et colli vitia, lumborum, articulorumque imbecillitas, ut vix ac ne vix quidem flecti possent ; glandularum abdominis læsio : instrumenta digestionis infirma*, suffisent pour faire reconnoître cette affection. Sur-tout, lorsqu'on considère que la plupart des autres médecins anciens, célèbres pour l'exactitude des descriptions, n'en ont rien dit, ou du moins n'ont rien ajouté au tableau.

On voit bien évidemment dans cette phase, qui de toutes celles qui ont été citées est la plus expressive, les traits caractéristiques de la maladie que nous connoissons sous le nom de *carreau*. Mais quoique celle-ci soit une compagne assez fidelle du Rachitis, elle peut fort bien exister seule, et alors elle en est très-distincte et appartient à la famille

---

(1) Il paroît que les anciens regardoient, jusqu'à un certain point, ce vice de conformation comme une punition divine. Témoin, cette réponse de *Léon* de Bisance, à un bossu qui le railloit sur la foiblesse de sa vue: oses-tu me railler sur une infirmité humaine ; toi qui portes la némésis même sur ton dos ? Voy. *Winkelmann*, allégories.

nombreuse des affections qui attaquent le système lymphatique.

Il seroit bien étonnant, du reste, que le Rachitis eût été décrit d'une manière si imparfaite par *Hippocrate*; si vraiment il avoit eu occasion de l'observer et sur-tout s'il l'avoit eu fréquemment sous les yeux.

Le système d'éducation des anciens étoit si opposé à l'action des causes qui paroissent les plus propres à développer cette triste infirmité, que cette circonstance, jointe au silence des auteurs, ou du moins à leurs expressions très-insuffisantes, me porte à penser que le Rachitis proprement dit, est une maladie de nos jours, et peut être plus particulièrement de nos climats. En effet, aujourd'hui même que les pays où *Hippocrate* a fait ses observations ont bien changé de face, on n'y trouve que très-rarement des personnes contrefaites, et la Grèce est encore pour ceux qui l'ont vue de près, la patrie de la beauté.

Ce n'est pas que je veuille dire avec certains, que c'est à l'impression malheureuse du virus syphilitique qu'on doit rapporter le développement du Rachitis; que je pense avec d'autres, que le mauvais régime et l'espèce de foiblesse dont la plupart des hommes sont aujourd'hui frappés, soient des causes plus évidentes; il me semble qu'il en est de ceci pour le Rachitis, comme pour un grand nombre d'autres affections; nous ignorons à quelle combinaison de causes il faut les rapporter, quoique nous ayons certaines données assez vagues sur l'existence de quelques-unes d'entr'elles.

On seroit tenté de croire, au premier aspect, que les

formes bizarres des maladies nerveuses et spasmodiques qui nous tourmentent aujourd'hui, ont dû être très-rares chez les anciens, et que certaines même devoient leur être inconnues. Mais cette vaine apparence s'évanouit bientôt quand on fait des recherches exactes.

D'ailleurs, quoique les Grecs et les Romains fissent de la gymnastique l'emploi le plus utile et le mieux entendu, les femmes ne laissoient pas chez eux de mener une vie molle et sédentaire. Il n'y avoit guères que Sparte, où les femmes reçussent une éducation mâle et presque guerrière; aussi ne nous reste-t-il aucun indice de l'existence ou du besoin de médecins à Lacédémone.

Le commerce, auquel s'adonnoit la plupart des villes grecques, en multipliant les richesses, devoit aussi faciliter les maladies auxquelles celles-ci ou l'abus qu'on en fait donnent lieu. Peut-être même que la forme du gouvernement de ces villes, où le peuple toujours agité éprouvoit sans cesse des sensations violentes et opposées, étoient propres à favoriser les maladies qui dépendent des vices de la sensibilité.

J'ai tâché d'exposer, d'après l'ordre le plus clair et d'après la manière que m'imposoit la foiblesse de mes moyens, le tableau des maladies qui ont été inconnues aux anciens. On a vu que certaines d'entr'elles ont paru sous des formes aussi terribles qu'inattendues; et combien le pouvoir que la nature avoit déployé dans leur développement étoit propre à étonner nos esprits: en s'élevant à des considérations ultérieures plus étonnantes encore, on peut voir la nature féconde en maux comme en biens, souvent prête à nous accabler de

calamités nouvelles, sans que rien puisse nous les prédire ou nous montrer ses secrets.

Mais avec quelle joie ne se repose-t-on pas alors sur des idées plus consolantes ; combien la possibilité d'anéantir, pour ainsi dire, le germe actif de ces maladies, ne doit-elle pas nous émouvoir et nous surprendre. On n'eut pas osé s'attendre naguères encore, où l'on s'occupoit des moyens les plus propres à extirper la plus terrible d'entr'elles, que le hasard nous offriroit ce que nos combinaisons les plus profondes n'auroient pu réaliser.

Si la brusque apparition d'une maladie nouvelle et terrible a droit d'exciter notre étonnement, la découverte d'un agent propre à communiquer à nos corps une modification qui nous mette à l'abri de ses atteintes, n'a-t-elle pas aussi droit de nous surprendre.

L'action préservatrice de la Vaccine n'a pas encore été contestée par des faits impartialement observés et exposés sans prévention. C'est au temps qu'il appartient de lui donner une sanction plus éclatante, ou de nous ravir un espoir consolant, que rien encore n'a pu affoiblir.

J'ai tâché de prouver que dans la recherche que je m'étois proposé, il falloit bien distinguer les maladies vraiment nouvelles, de celles qui n'ont été inconnues aux anciens, que par le défaut de rélations avec les pays où celles-ci étoient endémiques. Après avoir parlé de la Suette, j'ai donné les moyens propres à faire reconnoître que l'affec-

tion spasmodique attribuée à l'action du *raphanus raphanistrum*, pouvoit bien être l'effet de causes aussi inconnues que celles qui ont déterminé celle-ci; j'ai dit quelles étoient les maladies endémiques qui me paroissoient avoir été inconnues aux anciens; j'ai recherché, sans partialité, l'origine de l'affection syphilitique; j'ai exposé mes doutes sur l'existence du Rachitis chez les anciens; et enfin, j'ai fait sentir combien peu différoit le système des maladies des peuples de la Grèce et de Rome, et le nôtre, quoiqu'ils semblassent devoir être très-opposés. On me pardonnera, sans doute, de n'avoir pu mieux faire, en faveur du désir que j'ai montré de faire tout ce que je pouvois.

FIN.

ARGUMENTERONT LES PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

GASPARD-JEAN RENÉ, Directeur de l'École.	Médecine légale, et histoire de la Médecine.
P. M AUGUSTE BROUSSONET, Directeur en chef du Jardin. . .	Botanique.
CH. L. DUMAS.	Anatomie et Physiologie.
G. J. VIRENQUE.	Chimie et Pharmacie.
P. LAFABRIE.	Clinique interne.
J. L. VICTOR BROUSSONET. . .	
J. POUTINGON.	Clinique externe.
A. MEJAN.	
J. B. T. BAUMES.	Nosologie et Pathologie.
J. N. BERTHE.	Thérapeutique et Matière médicale.
J. M. J. VIGAROUS.	Institutions de Médecine, et hygiène.
A. L. MONTABRÉ	Médecine opératoire.
J. SENEAUX.	Accouchemens.

PROFESSEURS-HONORAIRES.

P. J. BARTHEZ, Médecin du Gouvernement.

A. GOUAN, ex-Professeur de Botanique.

H. FOUQUET, ex-Professeur de Clinique interne.

J. A. CHAPTAL, Ministre de l'Intérieur, ex-Professeur de Chimie.